

LE CHÂTEAU

Fait d'ombres et de feux, de vertige, bâti d'air, entouré de l'eau morte des douves, couronné de vents et d'oriflammes, habité par des seigneurs invisibles, le château – point de ralliement de tous les mythes, l'Air, la Terre, le Feu... – ne serait-il pas la symbolique de l'âme, le lieu perdurable où l'on échapperait au temps ?

Il est toujours hors d'accès. C'est le château de Kafka, dont on ne connaît pas les habitants, celui de Thérèse et de Rimbaud, la cathédrale du vertige de Breton, le château d'Argol, le château en Espagne, le château de cartes, de sable, le château d'eau (oh ! que l'on réfléchisse, il est beau le château dont les murailles sont de pluie), la cour d'honneur du château d'Otrante où émerge un étrange cimier, le château d'Elseneur et la question de vivre, le château noir des Pyrénées d'Ann Radcliffe qui s'égare dans ses labyrinthes, les châteaux héraldiques des blasons ajourés, ouverts ou maçonnés, le château de Montségur où l'Esprit fut assassiné, les pierres célestes qui transportent les nuées, les soirs d'orage...

... « Nous irons au château ». Cette phrase, la bienheureuse que j'entends dans mon sommeil, m'a comblé d'une indicible joie. L'instant d'avant, la vie quotidienne se déroulait, mais il a suffi de cette magique voix d'âme pour que toute fatigue disparaisse. Et me voici, muscles longs et déliés, courant sur une plage vers une certaine fontaine que je connais et par où – toujours dans le souvenir de rêves antérieurs – j'accède, au travers d'éboulis, de poutres et de pierrailles, à la plate-forme dominante du rendez-vous. Un immense bonheur m'habite. Une félicité, plutôt, car elle est organique. C'est que je reviens au pays. Je rejoins enfin ce lieu de dilection, celui qui ne cesse d'appeler : la grande pièce du château donnant sur la terrasse où les brises gonflent mollement des rideaux de gaze, son désordre de meubles étranges, chambre vide et désertée où je pénètre en fraude, où je ne suis qu'un passant, propriétaire clandestin d'un bonheur destiné à être possédé et perdu aussitôt.

Mais ceci n'est qu'une image de rêve dans le rêve. En vérité je suis loin d'être arrivé. J'ai été l'élu de la voix qui convie au sein maternel car il est facile à comprendre que c'est là le rêve utérin par excellence, le retour vers l'avant-pays, le château vertébral, le château de l'abîme, de la moelle épinière; ou bien, ainsi recréé, le cheminement irrationnel – jusqu'au château de verre – lorsque le voyageur lève les yeux vers ce qui est escarpé.

L'humanité est errance tout entière. « Quel est l'homme et quelle est sa patrie ? » Habitants de deux vies, voici que nous nous sommes construit un royaume de l'esprit qui ne s'ouvre qu'à la ferveur. C'est le château initiatique de la solitude, le château aventureux.

Car nous sommes toujours sur la plage en train de courir, envahis de plaisir animal, et soudain à nos pieds sous le sable se dessinent les méandres des serpents qui nous accompagnent. Quoi ? Le chemin est-il barré ? Nous nous éveillons, nous croyons nous réveiller, juste le temps d'apercevoir dans la vie réelle la grappe de carreaux des vitres où frappe le jour. Si près et renoncer ? Mais cette fois se dressent, inquiétants, la tour, le pont levé des lieux interdits.

Ce quelque chose d'amer sur la lèvre,
goût du jour mâchonné,
l'épandage des champs dévalant la pente
et les arbres, les bras en croix mollement bercés
par la brise, oh ! c'est cela
l'époque revenue où les yeux interrogent,
où les âmes montent irrésistiblement vers le château.
Il fera nuit bientôt.
De quel côté souffle la mort ?
Les phalènes tournoient passionnément autour des lampes.
Une feuille sèche remonte la rue.
Mon vieux chien griffe l'asphalte de sa patte arrière.

Ainsi l'été s'en va. Nous avons rencontré des inconnus,
partagé en frères que nous sommes le pain
et descendu, compagnons de cordée, compagnons de soleil,
quelques heures de vie ensemble.
Je ne sais pas. Je n'ai jamais rien compris à la dispersion
– si tôt ? si tard ? – aux cheveux blonds,
aux fines silhouettes, aux statues de sable.
Dis-moi le nom de la mer qui nous baigne.
Quel est ce soleil qui nous bronze et donne le cœur noir ?
Je n'ai jamais rien su, hormis que les ombres sont dures
et que les morts voyagent dans le Temps.

(*La Barbacane*, n°13-14, « Poétique du château-fort », 1972)